

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 46

Artikel: Le dernier baiser
Autor: Fourier, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253238>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE DERNIER BAISER

(Suite et fin)

La douleur d'Yves fut profonde : sombre et silencieux, il chercha en vain l'oubli.

Elodie, devenue Madame Lambert, écrivit d'abord des lettres enthousiastes. Paris lui avait plu du premier coup : elle était émerveillée ; quelle différence avec Portenson ! Son mari pour satisfaire sa curiosité insatiable de provinciale la conduisait partout, au théâtre, au concert, à l'Hippodrome, aux courses : il l'avait même menée aux Folies-Bergères. Elle était la plus heureuse des femmes.

Soudain ses lettres devinrent plus courtes, embarrassées ; on eût dit qu'un secret qu'elle n'osait dévoiler l'oppressait. Une femme plus fine que la mère Varnier aurait compris qu'un grand changement était survenu dans l'existence de la jeune mariée. Elle n'y prit pas garde. Qu'est-ce qui pouvait lui manquer ? Elle avait épousé l'homme qui lui plaisait, le ménage avait de l'argent : elle devait être heureuse. Les lettres se firent rares, tristes, de plus en plus laconiques. Dix-huit mois se passèrent. Un soir, la diligence qui fait le service de la poste s'arrêta devant l'hôtel, il en descendit une femme voilée, vêtue d'une méchante robe toute fripée : c'était Elodie, méconnaissable, amaigrie, pâle, les traits altérés par la souffrance.

L'homme qu'elle avait épousé était un rastaquouère, un de ces chevaliers d'industrie qui fréquentent les stations balnéaires et les villes d'eaux, en quête de quelque aventure. Il n'avait aucune position, ne fréquentait que des individus à allures louches. Il avait commencé par manger la dot ; après, il avait délaissé sa femme qu'il maltraitait pour qu'elle lui procurât de l'argent. Compromis dans une affaire d'escroquerie, il venait de fuir.

Quel réveil pour celle qui naguère était la reine de Portenson et quel coup pour sa fierté !

Yves, en apprenant le retour de celle qu'il aimait, sen-

tit l'espoir renaître dans son cœur ; il reprit le chemin du café. On était en hiver, une bonne avait remplacé Elodie, un café rival s'était établi à côté de l'hôtel, les clients avaient déserté peu à peu. Souvent Yves était seul.

— Madame Elodie, lui dit-il un soir, vous vous rappelez que je voulais vous épouser autrefois, je n'ai pas changé ; je pense toujours à vous. Je dois prendre la boutique de mon patron ; divorcez, je vous ferai oublier le passé.

— Mon pauvre Yves, lui dit-elle, ce que vous me proposez est impossible ; je ne vous rendrais pas heureux. J'ose à peine l'avouer, tout indigne qu'est mon mari, je l'aime encore. C'est lui qui, le premier, a fait battre mon cœur, a donné un corps à mes rêves de jeune fille. Pendant les trois mois qui ont précédé mon mariage, j'ai goûté les joies de l'amour le plus pur. Ces trois mois de bonheur, je les lui dois, je ne l'oublierai jamais !

— Madame Elodie, répondit Yves, laissez-moi espérer, je vous aime tant !

— Il est écrit que je dois toujours vous décourager, reprit-elle ; je ne peux pas le chasser de ma pensée : j'en mourrai.

Yves cacha sa tête entre ses mains, il pleurait.

Elodie dépéris-

sait chaque jour ; elle avait hérité de la maladie de cœur dont son père était mort jeune encore. Elle s'éteignit une nuit en pardonnant au misérable.

C'est à Yves qu'échut la tâche de construire le cercueil. Il se mit à l'ouvrage, la rage au cœur ; c'était la première fois qu'il travaillait pour elle. Jamais cercueil ne fut soigné comme celui-là ; il choisit le bois le plus résistant et le façonna lui-même. Il voulait que la funèbre enveloppe fût digne de la chère morte ; sous ses mains, les planches polies comme un miroir devinrent plus douces au toucher que du satin.

Le matin du jour de l'enterrement, il l'apporta. Il se



L'adieu

chargea de tout, voulant que personne ne l'aidât. Il prit doucement la jeune femme dans ses bras et, avec mille précautions, il la coucha dans la bière : profitant d'un instant où il était seul, il s'agenouilla et déposa un long baiser sur son front glacé, le premier et le dernier !

Le lendemain il quittait le pays. On ne l'a jamais revu.

E. FOURBIER.

DÉBUTS

Deux jeunes gens se présentaient un après-midi chez le concierge du Théâtre-Lyrique populaire ; l'un d'eux, Jacques Mondy, était compositeur ; l'autre,

Maurice Verloi, était auteur ; ils avaient composé en collaboration un opéra-comique qu'ils voulaient soumettre au directeur. C'était leur première œuvre et ils n'ignoraient pas combien il est difficile à de jeunes auteurs de se faire jouer.

— Entrez ! grogna le concierge ; faudrait peut-être aller vous ouvrir la porte.

Les jeunes gens entrèrent.

Le concierge, coiffé d'une calotte noire, était assis à la façon des Orientaux, sur une large table : on aurait cru voir un magot ; il cumulait, avec ses fonctions de Cerbère, le métier de tailleur pour hommes.

Il confectionnait une jaquette.

— Qu'est-ce que vous demandez ? dit-il sans se déranger.

— Nous demandons à parler au directeur, dit le compositeur.

— Il n'y est pas, il ne vien-

dra que dans une heure ; qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Nous lui expliquerons le but de notre visite, dit Jacques.

— Vous lui apportez un opéra, je vois cela à votre manuscrit ; avez-vous de l'argent ?



L'arc de triomphe de Constantin à Rome



Messine

C'est le cœur plein d'émotion qu'ils frappèrent à la porte vitrée de la loge du concierge.

Un grognement partit de l'intérieur, suivi d'aboielements ; le grognement était poussé par le pipelet, l'aboielement, par le chien dudit pipelet.

L'un des jeunes gens frappa de nouveau.

— Mais... objecta Jacques.

— Parce que si vous n'en avez pas, ce n'est pas la peine de vous déranger.

Pourtant... dit l'auteur.

— Ce que j'en dis, c'est pour vous, reprit le concierge ; si vous avez du temps à perdre, attendez le directeur.